

IV

L'HOMME AUX DOIGTS DE GUERRE

La maison de Pfastatt est rafistolée comme un stand de foire. Des cartons passés au goudron comblent les espaces sans tuiles : un toit habillé de lourdes écailles qui craquent dans le vent. Deux rangées de poutres superposées étayent le premier plancher et la corniche. Une maison en gueule ouverte, pleine de dents, une maison pour dévorer Balder. Dans la cour, une montagne de débris, un goitre accroché au menton du monstre. Les murs criblés jusqu'à la brique rouge grimacent leurs cicatrices. Balder entend jurer. Cet homme, debout sur l'échelle, c'est Willi Kralle, son père, en train de clouer au plafond des sacs de pommes de terre vides.

- Attends, je descends ! Qu'est-ce que tu viens faire dans ce taudis, tu étais mieux à Süssmatt.

- Maman n'a pas voulu que je reste!

Son père l'embrasse : Balder découvre ce que les photos n'ont pas su lui révéler: la couleur des yeux, ce bleu très clair qui rend de glace. Emma les rejoint. Balder voudrait se boucher ses deux oreilles pour ne pas entendre la discussion qui s'engage : impossible. Il glisse hors de la pièce.

- T' avais qu'à pas y fourrer ton nez, dit le père.

- Comme ça, j'ai vu ... Si tu savais la scène qu'il m'a faite au moment de la séparation. Je ne sais pas ce qu'elle lui veut, cette Uta ! Elle l'a ensorcelé ...

Balder court déjà au fond du jardin et disparaît dans les champs en friche. Au croisement du Krizlawag, le Christ en croix a été déchiqueté par des éclats d'obus, un bras a été arraché, des lambeaux de chair métallique se tordent et dévoilent des entrailles vidées. Plus loin, la caverne creusée avec tant d'ardeur, bombardée, effondrée. Plus rien. Les pruniers sauvages sectionnés. Balder grimpe sur le talus : un profond affaissement localise la petite salle voûtée. Balder s'assoit silencieux comme l'herbe, parmi les colchiques mauves. Il s'allonge. Il ne veut rien voir d'autre que le ciel. N'être plus que fleur, vivre et mourir, là, dressé sur l'unique

tige. Un piaillement, un chant d'oiseau fixe son attention : une mésange charbonnière aux plumes jaunes et bleues. Plus haut trille un merle noir, tourné vers le soleil qui sombre dans l'horizon des Vosges. Eux, ils chantent. Être comme eux, échapper aux hommes. Se percher quelque part dans le feuillage tremblant du peuplier. Ne plus jamais redescendre sur terre. Mais la caverne est là comme un ventre vidé. « *Uta ! ... Uta ! ...* » murmure Balder. Il est le débris avorté, « *Uta ! ... Uta ! ...* ». Balder se débat, se tord. Il est seul, mais les fantômes rôdent. Personne, mais des doigts l'étranglent. Il plonge son visage dans l'herbe, la mord de rage, se met en boule, se roule dans le trou.

Le soir, tous les trois se retrouvent dans la seule pièce habitable, autour de la cuisinière à bois. Le repas terminé, ils s'allongent près du feu, sur les matelas posés au sol. Avant de s'endormir Balder écoute le vent jouer avec l'épais papier cellophane qui remplace les vitres.

- Là-bas, c'est autre chose ! raconte René à qui veut l'entendre. Si t'avais vu la voiture, mieux que celle du directeur de l'Usine. Le chauffeur me prêtait sa casquette !

René prend un immense plaisir à parler de son séjour en Suisse. Chaque fois, il ajoute de nouveaux détails.

- En août, je faisais des boules de neige, ... à plus de trois mille mètres. Personne ici n'a jamais vu ça. Le Grand Ballon, c'est rien à côté. J'étais dans le petit train à roues dentées. Je me disais si une dent craque, ... et vlan ! ... t'as droit au plongeon dans le lac ... deux mille mètres plus bas !

Uta devenait la plus extraordinaire des femmes.

- Elle faisait tout pour me faire plaisir. Elle savait lire dans mes pensées. C'est pour ça qu'elle m'a fait gardien du grand chêne ! ... Et qu'est-ce qu'elle est riche !

En parlant René donne des morceaux de pain trempés dans de la sauce à Tigre, son chat, assis sur la table, devant son assiette.

- Du chocolat au lait avec de grosses noisettes dedans, deux assiettes posées l'une sur l'autre et tous les jours des desserts ...

Germaine renvoie l'auditoire :

- On mange maintenant ... Revenez à deux heures.

La forêt est d'ambre lorsque Balder et René vont retrouver le grand chêne.

- Je te fais la courte échelle ! Tu attrapes cette grosse branche et de là ça ira tout seul, dit René.

Mais au bout de la deuxième fois Balder renonce :

- J'y arriverai pas, dit-il, et son visage s'attriste.

- Il le faut, insiste René ... C'est promis ... C'est sacré pour moi !

En disant ces mots René s'éloigne et s'enfonce dans la forêt. Balder reste désespéré.

- Viens m'aider ! crie René à quelque distance de là.

Balder accourt et le voit arracher à un hêtre une échelle d'affût que les chasseurs ont confectionnée avec de jeunes troncs.

- Elle est presque pourrie, dit René, mais ça nous suffira. Aide-moi à la porter !

Les deux garçons s'installent dans le chêne. René sort une enveloppe de la poche arrière de ses culottes, l'ouvre et en retire une mèche de cheveux nouée par un ruban blanc.

- Fais exactement ce qu'elle m'a dit. Dans le chêne tu couperas une boucle de Balder, tu la noueras dans mes cheveux ... , ça, elle me l'a dit juste avant de partir ! Tiens, j'ai ramené des ciseaux, baisse ta tête ...

Balder se tait, il voit les deux couleurs claires et sombres s'unir dans la main de René comme une gerbe de blé liée par le milieu.

- Je sais où je vais la mettre, dit René en grim pant plus haut, là, dans ce trou où les oiseaux font quelquefois leur nid !

Balder ne l'écoute plus ; il vient de découvrir sur une branche hors d'atteinte, une blessure à peine refermée. C'est la cicatrice laissée par le gui coupé : une peau fine, claire, presque transparente qui contraste avec l'écorce rugueuse, craquelée envahie de lichens.

Sur le chemin du retour Balder a le sentiment qu'Uta les accompagne et qu'elle les protège.

Pour se donner des lèvres, Madame Gutknecht fait largement déborder le rouge vermillon qui encrasse les rides de sa bouche. C'est la première fois que Balder retourne à l'école depuis le jardin d'enfant. Les dents de sa maîtresse ont la même couleur paille-moisie que les cheveux clairsemés qu'elle agrafe avec de nombreuses pinces sur les deux côtés de sa tête.

- Ici, nous ne parlerons que français, a-t-elle annoncé en alsacien dès le premier jour.

- Et si on ne sait pas ?

- D'abord, je m'appelle Madame et, en attendant, vous aurez une bonne raison de vous taire ... Toi, qu'est-ce que tu fais dans cette classe ? lance-t-elle à Balder, dont les cheveux bouclés tombent jusque sur ses épaules. Tu t'es trompé de bâtiment, ta place est de l'autre côté de la rue, chez les filles !

Toutes les têtes se tournent vers lui et rient. Balder voudrait fuir, se dissoudre dans les champs. Ses boucles si longues plaisent à Uta, mais au village, c'est mal porté par un garçon.

- Faites une rangée de bâtons sur vos ardoises, dit Madame Gutknecht. Attention, je passerai

dans les rangs ... Mais tu n'avances pas, dit-elle en arrivant à la hauteur de Balder .

Elle enveloppe son index avec le crayon d'ardoise pour le guider.

- Il faudra t'entraîner à la maison !

Balder s'applique mais manque de précision : ses doigts n'obéissent pas à sa volonté. Parfois il a envie de tout laisser tomber. Mais l'idée qu'il pourrait un jour écrire à Uta, lui redonne courage et patience.

Durant les vacances d'été André, Pierre, Joseph l'acceptent dans leur bande, mais à quel prix.

- Si tu veux jouer avec nous, rapporte nous des cigarettes.

Le désir d'être avec eux est si fort que Balder ferait n'importe quoi : quand il ne trouve rien, il vole de l'argent à sa mère. Certains jours pour ne pas revenir les poches vides il ramène du papier Job et des feuilles de rhubarbe sèches comme à l'époque de Camille, qui avait été arrêté par la Gestapo et aurait été exécuté au Struthof. Les camarades roulent leur cigarette, passent la langue sur la partie gommée, puis tirent leur première bouffée. Balder les regarde faire sans pouvoir les imiter. Il arrive qu'André, le plus âgé et le meneur de la bande, proclame :

- Aujourd'hui, c'est Balder notre chef !...Il s'est très bien débrouillé, il nous a ramenés des cigares !

Une autre fois Balder sort d'une musette deux bouteilles de vin de groseille.

- Tous à l'étang ! crie André.

Au bord de l'eau, ils boivent ce vin aigre, la bouteille passe de bouche en bouche. Même Jacqueline doit avaler quelques gorgées. René commence à raconter des histoires extraordinaires, ses exploits imaginaires en Suisse, mais André coupe court :

- René, attrape cette couleuvre !

René n'a pas peur des bêtes, il la voit déjà dans son zoo. Avant qu'elle ne se faufile sous le buisson, il lui saisit la nuque. Il maîtrise aussi la longue queue qui se débat dans l'air. Il en profite pour impressionner Jacqueline qui se met à hurler.

- Refais-nous le coup de la braguette ! s'écrie André presque ivre.

- Elle est quand même grosse, celle-là, elle peut me mordre répond René ... Et je n'ai pas de ficelle !

- Ça ne fait rien, dit André en se levant. Je sais que tu n'as pas peur et j'en ai de la ficelle ...

Il fouille dans ses poches et en retire un morceau.

- Attendez, ne commencez pas sans moi ! Il faut d'abord que je pisse ... Merde ! Je me suis pissé dessus.

Il titube et se laisse tomber à terre. René a coupé la ficelle, le bas de ses culottes est maintenant noué autour des cuisses. Sous les regards émerveillés de tous, il introduit le serpent par la ceinture qu'il a légèrement desserrée. Dès que l'animal a disparu dans la nuit du pantalon, il la remet au dernier cran et tenant la braguette ouverte, il répète :

- Allez ! montre-toi ! ... Montre-toi !

Tout à coup apparaît la tête effrayée du serpent. Sa petite langue fourchue et nerveuse semble zézayer quelque chose d'incompréhensible. René ne bouge plus. Le corps de la couleuvre n'en finit pas de sortir, de s'échapper de sa prison. Mais déjà René a rattrapé l'animal.

- Tous à poil ! s'écrie soudain André qui commence à se déshabiller. Le dernier aura droit au serpent dans ses culottes !

Les habits volent.

- C'est Balder ! crie André, ... Jacqueline ça compte pas !

Balder grelotte d'horreur tandis que Pierre et Joseph lui ficellent le bas des culottes.

- T'es tout de même pas une fille ? dit André pour l'agacer.

A la grande surprise de tous, il hurle :

- Si !

- Une fille, ça obéit aux garçons, continue André, montre nous que t'en es une, et on te laisse la paix !

Balder demande la robe à Jacqueline. Il veut l'enfiler comme un pantalon.

- Il faut la passer par la tête !

Balder est maintenant habillé en fille.

- Elle est plus belle que Jacqueline, marmonne André d'une voix pâteuse.

Les longues boucles, les yeux clairs, étonnés, illuminent les traits fins de Balder. Il devine qu'il est parvenu à les intéresser, à avoir un petit pouvoir sur eux. Il se sent à l'abri dans cette robe.

- Encore ! crient-ils.

Balder roule deux touffes d'herbe et s'en fait une poitrine. Puis il dit tout haut :

- Ne regardez pas ! j'ai envie de faire pipi.

Il s'accroupit en soulevant les pans de sa robe, le derrière émerge à peine. A cet instant, André, affalé par-terre, explose d'un rire gras, suivi de spasmes et de vomissements. Balder le fixe avec dégoût.

Emma surprend quelquefois Balder à se regarder devant la glace, déguisé en femme.

- Drôle de jeu, dit-elle sans comprendre.

Dès qu'il a passé une robe, ses muscles se détendent, son corps devient souple, libre, chaud. Il échappe à lui-même, à sa hantise de devoir être un homme. Balder se dévisage dans la glace : il ignore qui il est. Il se contemple longuement comme s'il tentait de lire dans ses traits son mystère. Souvent, il s'amuse à presser ses bourses dans l'entrejambe, en y enfouissant son embryon de verge. Il retrouve alors les mêmes boursouflures que chez Jacqueline, avec la fente en moins. Il sent

aussi en lui beaucoup plus de douceur, beaucoup plus de plaisir à rêver.

Il voit des bouts de ciels, des espaces sans fin, des cascades où ruisselle de l'or, des nuages pleins de larmes. Puis tout se brouille d'étoiles, se couvre de forêts et le vent brûlant qui sort de sa bouche embrume sa vue. Il est à mille lieues de ce petit corps qui a le mal de terre : affamé de divin.

A ces moments de perception, succèdent trop d'heures de souffrance. Emma calme Balder en maintenant un gant de toilette humide sur son front : allongé sur le lit, il délire, se débat avec ses fantômes.

- Je suis là, dit-elle, ta maman est avec toi ...

Dès qu'il est un peu apaisé, elle court chez le médecin qui ne tarde pas. Emma éclate en sanglots.

- Je ne sais pas s'il pourra vivre, répète-t-elle d'une voix désespérée.

- Je lui ai injecté un calmant, dit le médecin, il va dormir. Je reviendrai demain.

Balder se réveille opprimé : il se croit enfermé dans une bulle transparente. Des têtards à la queue frétilante, des poissons de toutes les couleurs sont collés à la vitre et le fixent. Au moindre cri, Emma accourt.

- Quand remangeras-tu ?

- Ça me soulève le cœur, tu le sais bien ...

Un jour elle dépose sans rien dire un pot de miel de sapin sur la chaise près du lit. Quand elle revient, quelques heures plus tard, Balder dort profondément et le pot est vide. Elle croit au miracle.

Muet et lointain depuis son retour de Suisse, Balder recommence peu à peu à parler avec sa mère.

- Quand je me réveille, dit-il, je sens souvent ma main. Elle est là, je bouge même les doigts. Tu veux voir ? Je peux te les montrer ! Celui-là, c'est l'index, celui-là, c'est le petit doigt et ces deux là, comment s'appellent-ils ?

- [Le majeur et l'annulaire](#), répond Emma.

- C'est drôle, sans les voir tu les reconnais aussi, dit-il en souriant, ça existe donc sans être, plutôt sans être vu ...

Après un silence Emma ajoute :

- Comme Dieu ! Lui aussi existe sans être vu ...

- Oui, mais c'est pas pareil ! ... Dieu, je ne Le sens pas. Mes doigts en quoi sont-

ils ?

Emma touchée par les réflexions de son fils se tait.

- Le vent, je le sens et je ne le vois pas ! Mes doigts c'est comme du vent.
- C'est peut-être l'âme de tes doigts ! Dieu aussi est esprit ...

Au chaud dans son lit, dans le silence de la chambre, Balder imagine que même mort, il vivra, mais invisible comme sa main. Son accident n'est donc que le début de sa métamorphose. Mourir, c'est se déshabiller de son corps. Cette pensée lui redonne confiance. « *Personne ne pourra donc jamais me tuer vraiment ...* ». Balder est sauvé. Il s'est sauvé. Moment merveilleux, insulaire. Une [fleur](#) invisible, à cinq rameaux, émerge des cendres. Balder est heureux.

Certains jours, Balder ne sait plus parler à ses camarades ni même au maître d'école. Il est si loin de cette moustache jaunie qui danse sous les narines. Monsieur Schmetterer articule de plus en plus vite, lance des rafales de mots. Balder reste intouchable.

- Tu ne vas tout de même pas me faire croire que t'es idiot à ce point ... , 6 fois 5, voyons, c'est combien ?

Pris de rage le maître donne un coup de bâton sur les doigts de l'enfant. Balder hurle et de la manière la plus inattendue, il court vers la porte qu'il claque derrière lui. Il court longtemps. Comme le vent, il devient invisible, il s'égaré dans un champ de maïs, se confond avec le bruissement des feuilles. Un lait sucré fuse des grains encore tendres qu'il broie entre ses dents.

C'est le premier mai. Le père dit à Balder :

- Si tu veux, je t'emmène, je vais cueillir du muguet.

Emma les regarde s'éloigner, elle est heureuse de ce nouvel accord . Inquiet et content à la fois, Balder marche aux côtés de son père. Les sentiers traversent les champs. L'homme garde une allure fière dans son costume du dimanche : foulard de soie blanche, chaînette d'or à la pochette du gilet. Même sur l'herbe les souliers grincent.

Balder connaît les endroits où fleurit le muguet; il y conduit son père.

- Ne les arrache pas n'importe comment ! Regarde-moi faire ! Tu tires sur la tige en la tenant le plus bas possible et elle vient toute seule.

En effet, la petite queue blanche et humide glisse hors du fourreau.

- Comment sais-tu cela ? demande Balder.

- Quand j'étais comme toi, mon père aussi m'emmenait le premier mai au bois !

Il y a beaucoup de feuilles et peu de fleurs ouvertes. Balder veut prendre un deuxième brin, il comprend qu'il ne pourra pas faire de bouquets il faut tenir d'une main et arracher de l'autre. Pour la première fois son père vient à son secours :

- Si tu en trouves de bien ouverts, tu me les apportes, je les tiens pour toi ...

Chaque fois qu'un bouquet est terminé, le père auréole de belles feuilles les clochettes blanches, puis il sort une bobine de fil à coudre de sa poche et ficelle les tiges. Sur le chemin du retour Balder est fier de porter le chapelet de bouquets odorants suspendus à une baguette de frêne.

Ils font une halte au café du Sapin Vert. Balder a droit à un sirop de grenadine qui lui laisse des moustaches rouges, son père boit un carafon de vin blanc. Dans le feu de la discussion, le cafetier apporte un deuxième carafon, puis un troisième. On parle d'abord de guerre, puis des sinistrés, du M.R.U.

- Mais le plus dur, ça a dû être lui, dit l'un des buveurs en montrant Balder.

Le père se tait. L'autre attendri par le regard de l'enfant, appelle le patron :

- Encore une grenadine pour le petit et des bretzels !

Balder se dirige vers la flèche gothique en se répétant : « *Pourquoi sommes-nous sur terre ? Pour servir Dieu et par ce moyen gagner le ciel* ». Il a beau lire et relire la suite, il ne retient que cette première phrase du catéchisme. « *S'il m'interroge, il va encore croire que je le fais exprès* ». Dès qu'il franchit le seuil du grand porche et pénètre dans la zone d'ombre, Balder se sent devenir honteux. Il avance parmi les piliers de grès rose, dans un silence qui décuple le moindre toussotement. Ses camarades déjà agenouillés bavardent. La lumière prend la teinte des vitraux avant de se jeter sur les rangées de bancs bien cirés. Ceux de son âge passent tour à tour dans le confessionnal : un voile de velours violet retombe chaque fois sur eux, deux semelles, le plus souvent trouées dépassent. Balder s'agenouille à côté de René qui n'a pas été reçu à l'examen de [catéchisme](#) et a dû retarder sa communion d'un an. René fixe la petite lumière rouge du chœur. Elle est suspendue à une longue corde issue de la clef de voûte.

- Si on pouvait s'y accrocher et se balancer d'un côté à l'autre de l'autel, comme Tarzan !

Balder écoute d'une oreille distraite, il a envie de fuir et de se terrer quelque part dans la forêt. Malgré lui, il se glisse derrière le lourd rideau : avec sa mère il a fait une liste de ses péchés et il les énumère.

Deux par deux, les garçons suivis des filles, s'avancent dans l'allée centrale vers la table de communion en chantant.

- Demain, quand vos parents auront les yeux fixés sur vous, il faudra que ce soit parfait, dit le curé.

Balder s'agenouille à la barrière de bois recouverte d'un drap de lin blanc. Toutes les petites mains pataugent sous le tissu.

- Etirez le bien, dit le curé, que le tissu soit plat comme un petit dessus de table sous votre menton ... A refaire !

- Je n'y arrive pas, remarque Balder.

- Ah, c'est vrai ! Fais de ton mieux ! Et maintenant vous allez communier ! Faites comme si les hosties étaient consacrées ! In nomine Domini ... Tire ta langue ! Ne pas mâcher ! Ferme tes yeux ! Ne touche pas, ta main pourrait tomber ! Dieu punit le sacrilège !

Balder attend son tour dans cette position inconfortable. Tout à coup deux doigts attrapent sa langue comme une anguille :

- Dehors ! Mieux que ça !

Balder entrouvre les paupières, le curé lui colle l'hostie là où il vient de l'érafler. « *ça n'a pas de goût ! ça n'est pas comme le maïs plein de lait sucré* ». Agenouillé dans la nef Balder dénude l'épi d'or comme le prêtre le calice, et adore la multiplication des grains.

- Tiens, voilà cinq francs !

C'est le 14 juillet, la fête du village, la Kilbe. Sur le grand pré de la Tiefmatt, une tente recouvre la piste de danse qui émerge au milieu des tables et des bancs.

- Amuse-toi bien, je te rejoindrai dans la soirée. Allez, mon fils !

Balder et René se jettent dans la foule bariolée, étrange mélange de cris, de rengaines, de coups de fusils. De stand en stand, les voix des haut-parleurs

changent, les airs aussi. De petites chaises comme celles fixées sur le porte-bagage du vélo de sa mère, tournoient au-dessus de lui, suspendues à de longues chaînes : il reconnaît Hélène qui a fait sa communion avec lui. Elle gesticule, rit, vole. Par moment, sa jupe bleue plissée se rabat sur son visage, ses longues jambes blanches trépignent dans l'air, ses mains chassent l'éclipse. Son visage réapparaît lumineux comme le soleil. De longs cheveux flottent. Elle passe, repasse comme une comète. Le sol se ramollit sous les pieds de Balder, une pâte de caramel où il perd l'équilibre, mais c'est déjà la fin du monde : les étoiles tombent, le soleil se ternit, s'immobilise. Hélène saute de la petite chaise. Elle est à deux pas de Balder, déjà trop vraie pour lui. Il la regarde s'éloigner.

- Rattrape-la, invite-la à une table, dit-il à René.

Balder suit René à distance. « *Il faut que j'y aille* », se dit-il en les voyant attablés. Il se faufile derrière le banc, s'assied face à Hélène qui trempe ses lèvres dans la grenadine et sourit de toutes ses dents. Sa voix, ses gestes, la vivacité des yeux : elle est si réelle et pourtant si lointaine. Tout à l'heure, Balder pouvait la capter, la porter, la transporter. René lance :

- Tu vas danser avec Hélène ... non ? Ou alors, j'y vais !

Tandis qu'ils disparaissent dans la cohue, les cuivres entonnent une rengaine que tout le monde se met à chanter : « ..rote Rose, rote Liebe, roter Wein. .. » Balder éprouve d'abord un soulagement qui se mue peu à peu en torture. Il voudrait être à la place de René. « *Danser ...danser..., se dit-il, mais comment tenir le corps d'Hélène ? Ce n'est pas possible* ». La réalité lui glisse entre les doigts. Un immense écran invisible tombe entre lui et ce qu'il désire. Il marche à tâtons dans le labyrinthe, chaque fois qu'il croit trouver l'issue, il se heurte le front, le nez, les genoux à la muraille de verre. Il se débat au milieu des silhouettes qui tournent autour de lui et qui s'amuse de le voir prisonnier du jeu des glaces.

- T'affole pas ! lui crie-t-on, t'es dans un cul-de-sac !

Mais Balder se débat comme l'insecte accroché à la vitre étonné par le jour, appelé par l'espace : un beau matin, on le trouve affalé dans la rainure de bois, les pattes en l'air. « *Je ne sortirai donc jamais de ce maudit cul-de-sac ?* »

Deux tables plus loin, c'est la grande attraction. Balder se lève, s'approche. Pour chaque bière qu'on lui paye, un homme mange une bouchée de verre: il mord dans les lettres d'or de Lutterbach Pils et se met à broyer minutieusement chaque morceau entre ses dents. Pas de miracle. Il les avale lorsqu'ils sont réduits en sable. On fait asseoir Balder.

- C'est moi qui paye cette tournée, crie l'un des villageois.

La serveuse dépose une bière devant Balder.

- Bois-la, petit, elle est pour toi !

Quand il relève la tête, son nez est plein de mousse et tout le monde rit aux éclats.

- Comment t'as fait avec ta main ?

- Tu sais bien, répond quelqu'un, c'est le petit Kralle.

Balder vide son verre et commence à se sentir à l'aise. Le mangeur de verre crie

:

- Ça y est ! A qui le tour ?

Il ouvre largement sa bouche, chacun jette un coup d'œil.

- C'est à moi !

La serveuse revient avec son plateau surchargé. On s'adresse à Balder.

- Tu nous le montres ! ... Allez! bois encore un coup ! ... C'est pour rigoler.

- T'as de la force dedans ?

Balder pose le coude sur la table, on essaie de lui rabattre le moignon. Il résiste, puis cède. Chacun son tour. La manche de la chemise glisse jusqu'au coude. Balder éclate de rire : il est devenu le centre. Le mangeur de verre est oublié.

- Je suis saoul, dit Balder, j'ai trop bu !

Personne ne l'entend. Les réflexions fusent.

- Ça plairait à Yvonne, si t'en avais un comme ça !

- Il débande pas !

Le voisin de Balder lui saisit le moignon, enfonce un verre de bière vide.

- ça fait ventouse !

Au milieu de l'assemblée hilare et ivre, Balder insiste

- Je ne me sens pas bien !

Sa tête est si lourde qu'il la pose sur la table : il voudrait dormir là, mais une douleur sournoise l'en empêche. Un spasme le traverse, un autre, et en quatre, cinq jets successifs, il libère tout le mal qui l'étreint depuis un moment. Tout le monde bondit en arrière pour ne pas être éclaboussé. Une seule personne s'approche de lui, c'est sa mère.

- Pauvre engeance ! crie-t-elle ... Soûler un enfant et l'utiliser pour vos paillardises ... Vous me dégoûtez !

Balder veut se lever, il s'écroule au sol.

- Pas à l'hôpital ! Pas à l'hôpital ... ,murmure- t-il .

N'osant trop l'approcher, Balder lui écrit de petits mots qu'il cache dans la

rampe creuse de l'école. Hélène prend goût à ce jeu : chaque fois qu'elle déniche un papier, elle éveille la convoitise de ses camarades. « *Trop tard, pense Balder, c'est écrit ... Il faut que j'y aille, à ce rendez-vous, à trois heures au pont de la Doller* » Lorsqu'il a roulé son billet comme une cigarette pour l'introduire dans la rampe, ce moment lui semblait lointain, supportable, la rencontre n'était encore qu'un rêve. Or, voici qu'il découvre le piège qu'il s'est fabriqué. Du rêve, il en était le maître, maintenant qu'Hélène va se manifester, une appréhension s'installe en lui, puis la certitude angoissante qu'il ne pourra jamais être aussi vrai qu'elle. « *Ne pas y aller* » Mais ce n'est pas non plus ce qu'il désire.

- Tu n'es pas en avance, dit Hélène, j'allais repartir ...

- Je pensais que tu ne viendrais pas ...

- C'est vrai, j'ai dû raconter une blague à ma mère, sinon, je ne sortais pas !

Le chemin longe la rivière. Leurs doigts se frôlent et tout à coup, ils sont à court de paroles. Balder ne supporte pas ce silence : il cherche des mots. Plus il fouille dans sa tête, moins il trouve la phrase qui pourrait briser la tension. Hélène attrape sa main et le regarde en souriant. Arrivés à la cascade, ils s'assoient dans l'herbe haute où se dressent les sauges bleues. Bouillonnement de l'eau qui déborde de la retenue et se brise en mousse sur le rocher. Hélène doit crier pour être entendue.

- Viens, on va prendre une douche !

Elle s'éclipse derrière une touffe de verdure. Elle reparait ajustant son maillot trop ample.

- Je l'ai pris en cachette à ma mère, dit-elle en essayant de faire coïncider les bonnets avec ses seins naissants.

Un bref instant Balder oublie qui il est. Il saisit le mollet d'Hélène et lui fait perdre l'équilibre. Elle s'écroule sur lui. Il la serre contre son corps. Quand il ouvre ses yeux, ceux d'Hélène sont encore clos.

- Viens, dit-elle, en se dirigeant vers l'eau.

Balder défait les lacets de ses souliers. Il a une seconde d'hésitation : il ne pourra pas les renouer tout seul. Il sera obligé de demander de l'aide à Hélène. « *J'aurai l'air de quoi ? D'un incapable!* » . Quand il ôte sa chemise, elle reste coincée au poignet gauche où il n'a pas su ouvrir le bouton de la manchette : « *Merde ! Merde!* » murmure-t-il avec rage.

Hélène trempe déjà ses pieds dans l'eau et lui se débat avec sa manchette-menotte dont il se sent prisonnier. Il ne faut surtout pas qu'elle le remarque. Sa chemise est déjà déchirée à l'épaule et il a toujours la menotte au poignet. Avec l'aide de ses dents, il arrache le bouton.

- Viens ! hurle-t-elle de toutes ses forces pour dominer le bruit de la cascade, et elle pénètre dans le grondement. Il surprend encore le buste nu dans le bouillonnement blanc. Hélène tente de remonter le soutien-gorge que le puissant

courant vient de lui arracher. Elle passe derrière le mur de l'eau. Cette vision devient douloureuse, intolérable. « *Disparaître ...* », il n'a plus que cette idée en tête, « *disparaître !* »

Il court, sa chemise déchirée sur lui pour camoufler sa difformité. Il cherche un endroit où se terrer. « *Je suis incapable d'aimer ...* », se répète-t-il.

La lisière de la forêt franchie, le monde redevient respirable. Parmi les arbres il se sent renaître : ils n'ont pas d'yeux pour le voir. Un jeune frêne secoue ses mains vertes, le caresse avec des grappes d'ombre. Balder mord dans l'écorce tendre et lisse.

De loin, Balder croit voir déboucher une locomotive sur la route goudronnée, il appelle aussitôt René. L'engin pousse devant lui un immense cylindre : son unique roue avant qui écrase tout. La pierre crie avant d'être réduite en farine. Les deux garçons suivent la machine à pied. Elle roule si lentement qu'ils peuvent la dépasser sans peine. Le conducteur, debout dans sa cabine, fait tourner le volant à toute allure et prend le virage vers le Fuchsenrain. La locomotive a une vraie cheminée et un seul wagon une sorte de roulotte verte avec de petites fenêtres. La porte unique du fond est barricadée par un marche-pied relevé. C'est plutôt une maison de berger. Au flanc droit, le conducteur a accroché sa bicyclette.

Quelques jours plus tard, les deux garçons reviennent à l'endroit où la machine s'est arrêtée : ils comprennent que tout va changer au Fuchsenrain. Le rouleau compresseur promène ses tonnes sur les pierres que des camions déversent devant lui. Des engins à chenilles, des chars où le canon a été remplacé par une grosse pelle articulée, prennent le talus d'assaut, enfoncent des dents d'acier dans la terre, l'éventrent. Des maçons édifient un mur autour du grand chêne. Des tracteurs évacuent des troncs.

- Où est la rivière ? demande Balder à René.

Elle a été comblée. Les deux garçons pénètrent dans la forêt sans arbres. Une coupe à blanc-étoc. Balder entend la tronçonneuse qui entame sa propre chair. Partout flotte l'odeur douce-amère des essences. Chaque souche saigne. Le soleil brille sur les miroirs humides. Chaque souche le fixe comme un oeil plein de larmes qui sourdent du ventre de la terre. René compte les cernes jusqu'au [cœur](#) :

- Soixante treize ans, celui-là ... Cent trois ans, celui-ci ...

L'aubier d'un frêne ruisselle comme une source. Balder s'y agenouille et, avec une sorte de fureur lèche la plaie. C'est plus fort que lui. L'arbre continue à envoyer sa sève dans les branches fantômes, dans les feuilles qui tremblent au bout des doigts. Dans la nuit minérale, les racines poursuivent leur tâche aveugle : faire vivre, à tout prix faire vivre, même ce tronc, même ces branches qui n'existent plus. Balder se sent pris par cette aire de coupe, hypnotisé par tous ces yeux aux iris éclatés : la terre le regarde. La terre le supplie. Mais il demeure impuissant. De désespoir, il jette ses souliers, se met debout sur une souche : la chair humaine se soude à la chair ligneuse. Le sang de la terre lui monte à la tête. Il ouvre ses bras comme des branches : que son corps soit le tronc, que ses cheveux soient les feuilles ! Si le miracle se produisait : dire adieu aux hommes ! L'arbre, seul, va au [paradis](#) ; l'arbre, seul, n'a jamais fait de mal à personne ! Dans l'esprit de Balder la vie aurait dû s'arrêter au végétal, ne jamais accoucher l'humain si monstrueux : l'homme, c'est la puissance et la guerre; l'arbre, c'est la puissance et la paix.

- J'ai retrouvé le ruisseau ! crie René.

Balder redescend de sa souche, enfile ses souliers et court vers son ami. Le ruisseau dévié reparaît par un gros tuyau enterré et déverse une eau filamenteuse dans le lit.

Un jour René arrive très excité.

- J'ai la clef du parc ! Hier, j'ai vu Jürgen ...

Balder accompagne René jusqu'au grand chêne. Le seul rescapé des bouleversements émerge maintenant derrière de hautes murailles surmontées de tessons de bouteilles. Sauvé, mais à quel prix !

- Tu vois cette maison ! dit René visiblement heureux, ce sera la mienne quand je serai grand ! ... c'est Jürgen qui me l'a promise ...

Attendant au portail se dresse la maison du gardien. Une route empierrée longe le mur du parc. L'entrée est surmontée d'une belle arche en pierre taillée ; sur la clef de voûte, Uta a fait graver MITGART. Au-dessus, figurent les armoiries des Baldersheim : sur champ coupé de sable et d'argent un rameau de gui et trois glands.

René ouvre la petite porte et ils pénètrent dans leur domaine.

- Il faudra au moins quatre chiens pour me garder ! Des paons, des pintades, une chèvre pour le lait, des oies pour avoir de gros œufs, des lapins que je pourrai prendre au collet. Là, je ferai une mare pour mes crapauds, canards, grenouilles, sangsues ... J'apprivoiserai un écureuil. Tu verras, j'aurai tout ici ...

Ils s'assoient sous leur chêne.

- Je dirai merde à tous ... , sauf à Jürgen, bien sûr ! Et s'il y a une guerre, tu peux venir, tu ne risques plus rien, on ne crèvera pas de faim.

Balder l'écoute et songe à Uta.

André, Joseph, Pierre, toute la bande est jalouse du seul détenteur des clefs de Mitgart. René dresse d'ailleurs son jeune berger allemand à ne laisser entrer personne hors de sa présence. Plusieurs fois, ses camarades ont tenté de forcer la porte ou d'escalader le mur. René se sent bien le maître des lieux.

De temps en temps, à l'approche de l'été, il donne des fêtes. Chacun des invités apporte alors quelque chose : du papier à cigarettes, du tabac, de la bière, du vin de groseille. André est toujours le premier à aller vomir dans un coin. René, torse nu, la cravate autour du cou, se donne en spectacle, autour du feu : il joue au fakir en jonglant avec deux hérissons..

Les fêtes prennent parfois des tours plus cruels. Un soir André vient les trouver avec un sac bien ficelé sur le dos.

- Je vous apporte le diable en personne ... Oui, le diable !

On entend un chat miauler atrocement.

- Il s'est faufilé entre les pattes de mon père, et le jour d'après, il s'est cassé le genou ! C'est le diable ! Après un instant de silence, il ajoute, c'est le chat de Karoline ! ... Il ne faudra pas le lui dire ...

Sans autre forme de procès, il jette le paquet dans les flammes. On entend un cri, un long grésillement. Tous restent cois.

- Ça va puer, dit Balder, il vient nous empester !

C'est trop tard, et personne ne sait vraiment si c'est bien ou mal, ce sacrifice qu'André vient de faire.

Sur la lancée, André imagine un jour de ravir la clef et devenir le maître de

Mitgart. Il met ses comparses au courant de ses plans et, à l'occasion de jeux, ils sautent sur René et le ligotent au tronc du chêne. Balder assiste impuissant à la scène. André fouille les poche de son prisonnier et brandit la clef. René lui crache au visage.

- T'auras un souvenir de moi, lui lance André en s'essuyant... Pierre va ramasser des orties !

André déboutonne la chemise de René et y enfouit le bouquet que Pierre ramène dans un mouchoir.

- Allez, les gars, on les enferme ! Partons ...

Balder délivre René.

- On se vengera, dit René fou de rage, je mettrai des pièges ... , Je creuserai un trou que je renplirai de purin, je le camouflerai ...

Son ventre est envahi de boutons, il se passe partout de la salive.

- T'en fais pas, nous sortirons d' ici ... j'ai une deuxième clef cachée derrière les volets de la maison.

- Il n'est pas encore méchant, mais il impressionne déjà !

René parle de son berger allemand qui tire la luge quelques mètres devant eux. La forêt souffre : le givre, puis la neige ont enrobé la moindre brindille d'un épais pansement. Au-dessus de Balder le ciel se désagrège en gros flocons qui tombent sans vigueur, se confondent avec ce qu'ils touchent comme du coton à de l'ouate. L'horizon s'aplatit entre deux draps. Là-bas, au bout du chemin, il faudra ramper pour s'avancer. Balder se sent prit à la gorge, enlisé jusqu'au cou. Seule sa tête émerge encore du lit d'hôpital. L'ourlet du drap le tient d'un nœud coulant. Le moindre geste de fuite de révolte et la glace se casserait, l'anneau l'étranglerait. Balder ne pourra plus jamais supporter cette forêt de stalactites incolores.

- C'est là, dit René, pas de traces ! ...Nous pouvons y aller.

Un monticule de neige entre les branches.

- Il faut trouver l'entrée, ça y est !

René tente d'ouvrir la porte de planches. Balder est inquiet : André et sa bande pourraient surgir de derrière les troncs.

- Je suis sûr que la clef est là. C'est leur repaire, dit René.

- T'as pas entendu ? s'écrie Balder, il y a quelqu'un ! Regarde ton chien !

Wolfi creuse fiévreusement la neige et enfouit son museau sous la porte. René commence à prendre l'avertissement de Balder au sérieux.

- Ça ne peut pas être André, dit-il, puisqu'il luge au Heilacker ...

- D'r Schlessel esch do ! ... D'r Schlessel esch do ! répète une voix éraillée derrière la porte.

- T'as entendu ? La clef est là! dit Balder en prenant la fuite.

René est plus téméraire :

- Qui es-tu ? Attention, j'ai mon chien Wolfi ...

- S'Karlin !

La porte s'entrebâille doucement : une vieille édentée avale ses lèvres. Elle est enveloppée de chiffons et d'une couverture d'armée, elle porte une coiffe d'alsacienne qui frotte les murs. René attache son chien à un arbre et appelle Balder :

- C'est Karoline ! . . . Tu peux venir ...

La vieille se met à raconter avec de grands gestes comment ils ont poussé une montagne de terre sur sa cabane au Fuchsenrain.

- D'r Deifel soll sa hola !

Oui, que le diable les emporte ceux qui l'ont condamnée à chercher refuge, ici, dans ce blockhaus..

Les garçons apprennent aussi que la vieille a mangé ses deux chats et comment sa bique va au râtelier des chevreuils.

- Ja, met da Reh !

René l'interrompt :

- Tu me donnes la clef !

Karoline s'enfonce dans les galeries en béton en marmonnant. Un bêlement lui répond. Au fond de la nuit scintille une lampe à huile. Karoline revient, et tend la clef.

Sur le chemin du retour Balder tourne souvent la tête :

-Tu n'as pas entendu, elle parlait avec quelqu'un dans son blockhaus. C'est peut-être le diable

- C'était sa biquette, répond René.

- Mais il peut prendre toutes formes, a dit le curé ... Comment devient-on sorcière ?

- C'est tout une histoire, raconte René ... Le père de la sorcière, c'est le diable. Toi, moi, nous ne risquons rien, nos parents sont mariés. La bénédiction du curé, ça chasse le démon. Mais quand une femme n'est pas mariée et qu'elle est belle, le diable déguisé vient faire l'amoureux avec elle. Si après il y a un enfant, il devient une sorcière ou un ogre ...

- Comme Schollakopf ? dit Balder .

- C'est vrai, depuis que la guerre est finie, il a disparu, ça peut paraître bizarre ...

Quand, enfin, ils aperçoivent le clocher entouré de maisons, les deux garçons s'arrêtent. Ils se soulagent de leurs émotions : Balder regarde la neige jaunir, fondre. Il force le jet qui pénètre dans l'épaisseur du duvet blanc. Avec un plaisir évident, il manipule son petit jet-scalpel : il découpe, entrecoupe cette chair uniforme et fade. Une touffe d'herbe apparaît au fond du cratère.

- Je l'ai eue ! et toi ?

- J'ai fait des tatouages, regarde ! répond René, Devine ce que c'est ! Une clef ...

Tout est ganté de blanc, blanc. Ganté d'enfants. Vient un passant. Il court vers lui allègrement, traînant la luge. Il tend la main le saluant. L'homme la prend aux doigts de braises.

Et la main se met à griller, à fumer, à fondre, à grésiller. La main s'évapore et l'homme aussi. Tout devient rouge, rouge. Puis noir, noir. Et sa mémoire devient blanche, blanche comme ses nuits, comme ses cris, comme les lits. Blanche comme le poulailler passé à la chaux.

Depuis, l'homme aux doigts de guerre partout réapparaît. Dans son abécédaire, assis sur un tank, porté en triomphe. A l'église sous le crucifix, étoiles sur ciel kaki, encensé par l'enfant de chœur, béni par la crosse de l'évêque. Au bar où l'alcool le fait parler de ceux qu'il a raidis. La nuit, dans la chambre voisine quand le père gémit comme un shrapnell, paire de grenades au-dessus de la femme-tranchée, quand râle la mère comme la fusillée dans la fosse aux exécutés. Quart d'heure de garde à vous le 14 juillet, le cœur emmédaillé de croix. Des femmes le couvrent de fleurs, le proclament libérateur ! Et elles sont déjà ses prisonnières. Et Balder se sent seul, car tous les hommes se ressemblent : uniformément hommes.

Balder rentre de l'école, il voudrait traîner dans les rues mais les regards tombent sur lui comme des giclées de mortier. Mise à distance. S'installe un écran infranchissable, un réseau magnétique qui le retranche. A chaque tentative d'approche, il entre dans la haute tension des regards : les décharges crispent ses muscles, brouillent ses sens. Et il dégringole dans le chaos.

Une volonté innommable l'aurait-elle placé à l'écart pour toujours ? O n'avoir qu'une main, et désirer prendre !

Balder se dirige vers la fenêtre de sa chambre. Jusqu'aux Vosges, tout est vert, des arbres-fontaines éclatent en rameaux de sève sous le ciel assombri. Au-dessus du Rossberg, un éclair lance une grimace à la plaine. Le visage de Balder s'anime soudain : l'orage, il l'aime, il l'attend, il le sent. Ses doigts reviennent. L'orage lui veut du bien. Il met son manteau et sort dans la rue. De grosses gouttes pétillent sur son visage. Un tonnerre vient de décharger l'écran magnétique qui le séparait des hommes. La vie s'approche de lui, la solitude recule. Il aperçoit Jacqueline qui court s'abriter sous le large auvent de la grange à grains. Il l'appelle et sous son regard, il se laisse envahir de pluie.

- T'es pas fou ! lui crie-t-elle

Mais il s'enivre d'eau et d'éclairs. La cour commence à se transformer en mare, la terre tremble.

- J'ai peur, je vais entrer dans la grange ! viens !

Balder éprouve encore une retenue et crie :

- Je ne peux pas !

Les cheveux collent au visage, les vêtements au corps. Les yeux fermés, la main tendue, il dit :

- Viens me chercher, l'eau m'a complètement aveuglé !

- J'ai peur de la foudre !

En disant ces mots Jacqueline avance vers lui, attrape ses doigts et l'entraîne de toutes ses forces.

- Grimpons au grenier !

Lorsque la porte s'ouvre, des pigeons s'envolent vers les poutres de la charpente : le jour pénètre par les cœurs découpés dans les lattes de bois. Devant eux s'élève une montagne de grains de blé.

- On va rigoler, s'écrit Jacqueline, essayons d'escalader le monticule sans nous servir de nos mains, en restant bien droit ...

Le sol s'efface sous les pieds de Balder. Il grimpe comme un funambule mais à chaque pas, c'est la montagne qui roule sur lui. Il accélère le pas. Rien à faire, il piétine, il fait du surplace.

- J'enlève les souliers !

- Moi aussi ! Regarde !

Des centaines de grains s'en échappent. Balder revoit les champs verdissants que dore le soleil de juin. Énergie accumulée des saisons. Un éclair suivi de tonnerre vient bleuir la pénombre. Jacqueline crie et se jette contre Balder. Tous deux tombent et roulent. Lorsqu'ils se relèvent, ils sont déguisés en épis de blé. Sur leurs vêtements collent des milliers de grains d'or.

- J'en ai dans mon pantalon ...

- J'en ai dans mon corsage ...

- Dans ma chemise ...

- Dans mon nez ...

- Dans ma bouche ...

- Attention, je crache ...

- J'éternue ...

- Gui ! ... Je préfère ton prénom d'avant...Oui, c'est mieux que Balder !

- On m'a dit que c'est un parasite...et Balder un dieu ! ... J'en ai dans mon slip... !

Balder jette le pantalon et la chemise. Jacqueline regarde le moignon, auquel il ne pense plus. Elle voit la jambe criblée de cicatrices jusque dans l'aîne.

- Avec ta jupe rouge et tes cheveux noirs, t'es comme le coquelicot dans le champ de blé !

- Entrons dans la montagne, Gui !

La semence couleur d'argile, fraîche à la surface, devient chaude à l'intérieur. Balder s'enfonce dans la chair humide, dans la fermentation douceâtre. La montagne prend ses cuisses, épouse son ventre. Il ouvre la bouche, mord et mange les grains qui sur sa poitrine ruissellent. Ses bourses brûlent de plaisir, il sent son sexe se gonfler. Un fourmillement aussi puissant qu'un éclair le traverse. Il crie. Peur d'être réduit en cendres. Puis il sombre. La semence coule dans la moiteur des blés en germe. La semence se lie à la semence. Jacqueline se glisse avec lui dans l'étreinte des blés : il ouvre ses yeux sur les deux seins naissants. .

- Gui, ... c'est comme dans notre caverne, murmure-t-elle .

Tout autour les cœurs transpercés d'éclairs bleuissent la nuit.

D'entendre à nouveau ce prénom, il se sent transporté sur l'immense drap d'or tendu aux quatre coins du ciel. Gui, rameau d'une autre vie, né de l'orage, chu du grand chêne.

Les cloches de Pfastatt sonnent : c'est dimanche. Arrivé devant le portail de l'église, Balder n'a ni la force, ni le désir de gravir les quinze marches et de pénétrer dans le sanctuaire. L'office a déjà commencé, il entend les fidèles, tous endimanchés, cravatés, chapeautés. Balder hésite encore : entrer, se faufiler à travers les gens entassés au fond, se glisser jusqu'au banc où bavardent ses camarades, mais aussi devoir écarter des personnes devant le bénitier pour y tremper ses doigts. On va l'absorber, il va manquer d'air, on va l'étouffer. Puis il s'évanouira et on le transportera sur le parvis. Là, il reviendra à lui tandis que quelqu'un lui tamponnera le front avec un mouchoir imbibé d'eau bénite comme ça lui est arrivé il n'y a pas si longtemps. Et une fois de plus, tout le village parlera de lui.

Balder marche maintenant sur le grand pré. La rosée le fait patauger. Une douleur diffuse comprime son cœur. Pour s'en débarrasser, il se met à courir, puis s'arrête et respire profondément. L'angoisse demeure. *« Je claque la porte de la classe, où tout est insupportable, et je reçois des coups de bâton. Je rentre à la maison, mon père est soûl, ma mère en larmes. René devient de plus en plus fou. Et Jacqueline ? Sa mère l'enferme. Uta, aussi, je l'ai perdue. »* Balder serre ses bras sur sa poitrine traversée de sanglots. Balder a l'impression de se battre mais avec qui ? avec quoi ? Il hurle des paroles, s'adresse à des ennemis fantômes ; puis court de toutes ses forces, les fuit. L'air lui racle la gorge jusqu'au goût du sang. Il se jette dans l'herbe, trempe son visage dans la rosée. Lorsqu'il relève la tête, ses traits sont flous comme un paysage de brume : sur ses joues collent de fines membranes de fleurs. Partout sur leurs tiges les colchiques sont prêts à s'ouvrir. Son regard rencontre les lèvres entrebâillées de l'un d'eux ; il s'agenouille, le contemple. Sa bouche se pose sur les pétales, sa langue entre dans le calice, effleure le cœur. *« Après tout, pourquoi ne pas embrasser une fleur ? »* La bouche jaune-pollen, il s'avance vers la forêt.

Dès qu'il a franchi le ruisseau, Balder se sent happé par le souffle vert. Il entre dans le sanctuaire où chaque plante, chaque bête est à l'écoute de la vie. Balder respire plus librement, ses muscles se décrispent, ses yeux s'épanouissent. Au passage il touche les troncs, parfois c'est une caresse. Il attrape des barbes de lichens accrochées aux branches.

Dans la lumière verte de midi où dansent les insectes, il jette son pantalon, s'accroupit contre l'écorce lisse d'un hêtre. L'écorce d'abord fraîche, prend peu à peu la chaleur de son dos. Il observe sous lui l'humus noir, la terre-mère qui ne prend rien sans le rendre au centuple. Balder suit du regard son petit ruissellement dans les feuilles brunes qui se remplissent et deviennent des abreuvoirs d'insectes. Son corps s'ouvre, s'ouvre toujours plus, se déchire de plaisir : douceur reptile de

l'étron-ombilical. Le heurt sur l'humus se répercute dans le ventre. Plaisir de durer dans cet instant de cycle retrouvé. La langue fécale pénètre le foyer grumeleux, noir baiser d'entrailles. Les mouches tournoient déjà autour de lui, lorsqu'il s'arrache à la terre.

De retour, il s'arrête à Mitgart : il déniche la clef sous la pierre où René la cache. Le grand chêne est triste, le feuillage dévoré avant l'heure. De gigantesques insectes noirs brassent les feuilles de leurs mandibules. Des lucanes. Balder est saisi de frayeur. Balder n'arrivera plus à se défaire de ces coléoptères géants : ils le poursuivront jusque chez lui. Ils reviendront dans son sommeil, sortiront de partout, entameront son lobe d'oreille comme une feuille, escaladeront ses cuisses, sa toison. Une nuit, ils ont écarté leurs cornes pour les refermer sur son sexe. D'autres rongent déjà son cerveau. Il se réveille de peur.

Une fois de plus Balder referme la porte de sa maison sur les cris de ses parents. Il marche. Instinctivement, il se dirige vers la forêt. Des gouttes d'eau frappent son crâne, giflent son visage, plaquent ses cheveux. Plus une âme qui vive. Le ciel court, rase la colline, se frotte au pré. Le ciel va tout aplanir : ces maisons là-bas, le clocher, les villageois calfeutrés dans leur méchanceté. Le vent le pousse, rue dans son dos, l'attrape à la nuque, au creux des genoux. Le ciel jette sur lui son filet de pluie. Un frisson. Et Balder se met en buisson, s'ajoute à l'aubépine qui borde le chemin.

Plus tard, Balder frappe à une fenêtre qui s'ouvre.

- Je peux venir?

Il grimpe sur le bac à lessive, s'accroche au rebord, se hisse à l'intérieur.

- Tu ne pourrais pas mettre ton pot de chambre ailleurs !

Le liquide vacille dans le récipient de grès bleu posé sur un lino usé. René, allongé sur son lit déchiffre un Nous Deux. Le chat reprend sa place entre ses cuisses.

- D'où viens-tu ? T'es tout trempé !

- J'ai marché sous la pluie . Je ne supporte plus mes parents. Je peux rester ?

Balder jette ses vêtements et se glisse dans le lit de René qui étudie attentivement l'illustré.

- Je suis gelé, dit Balder.

René lui montre une image :

- T'as déjà vu tes parents s'embrasser comme ça ? J'ai essayé avec Jacqueline, mais elle ne se laisse plus faire ! Et toi ?

René se penche sur Balder qui ferme les yeux comme la femme de la photo. Leurs lèvres se rencontrent, René pousse la langue dans la bouche de Balder qui la refuse d'abord, puis cède et se relève aussitôt.

- J'aime pas trop ça !

- Mais tout le monde fait comme ça ! Il paraît qu'avec un bonbon à la menthe ça passe mieux. Tiens !

Et leurs langues se frôlent, se bousculent, se disputent le bonbon.

Le lendemain Balder montre à René l'affreuse découverte : les lucanes géantes.

- J'ai promis de garder l'arbre, il ne faut surtout pas qu'il crève !

René escalade le chêne. Pour remuer les branches, il tape du pied, secoue de toutes ses forces. Il est déchaîné. De temps en temps des lucanes se décrochent. Balder les saisit par l'abdomen et les enferme dans une boîte : de vrais monstres. Des têtes aplaties sortent deux cornes surmontées d'ergots, presque aussi grandes que le corps tout entier, luisantes, sombres.

- C'est horrible, je vais encore en rêver cette nuit, s'écrie Balder.

René descend de l'arbre :

- T'en fais pas, on va leur régler leur compte ! Il se dirige vers son poulailler et ajoute solennellement : ... qui attaque le chêne, doit mourir !

Les animaux affamés s'approchent des grilles.

- Mon coq, tu vois, il n'est jamais rassasié, regarde ce qu'il va faire !

René ouvre la boîte et la vide dans la cage : aussitôt le bec se jette sur les carapaces, une moitié y reste accrochée. Le coq secoue violemment sa tête et l'abdomen de l'insecte part en morceaux. Ceux qui tentent de s'échapper du monceau grouillant sont immédiatement poignardés. Par saccades, presque fébrilement, le coq les étripe les uns après les autres.

- Comme ça tu dormiras mieux ! dit René qui se sent plus que jamais le maître de Mitgart.

Après la grande fête verte de l'été la forêt s'embrume et s'embrase à la fois. Une brise ensoleillée berce le feuillage. Balder entre dans son chatolement, affranchi de la grisaille humaine. Plus de maître pour distribuer les mots à coups de bâtons : ici, c'est un autre langage. Les feuilles se grisent de couleurs pour lui dire qu'elles vont mourir, tandis que les sous-bois exhalent les odeurs de cèpes. Autour de lui, des troncs-piliers soutiennent les ciels verts et or de l'automne. Balder arrive au bord de l'étang, dans la ronde des bouleaux. La chaste bétulaie se fait diaphane. Elle abandonne à Balder ses cœurs dentelés. D'une même souche s'élancent deux troncs blancs, un grand V un peu déséquilibré. Balder se couche sur la branche qui ploie au-dessus des eaux dormantes. Ce qui est d'abord imperceptible se communique peu à peu à lui, un va-et-vient, un timide balancement. Déjà Balder s'égare en rêve. Trouble voluptueux du bouleau qui s'effleure à l'eau et passe ses colliers-or aux flaques vertes des nénuphars. Sur la harpe tendue de rayons solaires, des doigts- lumière pincant les cordes jusqu'au sang. Chaque goutte devient un chant :

à minuit mon index de lune
te dirigera pour des prunes
vers l'étang vaseux des crapauds
na,p saillnq na,p saillnq

pour rester majeur me voici pistil
c'est si bête mais j'ai du style
et je dépasse d'une tête fête
étamines et calice en fête

ce rameau d'or c'est l'annulaire
les tourterelles vois les faire baisers
se donnent beccuées de beccuetés
se beccuées de baisers beccuetés

ne m'oubliez pas dit le petit doigt
je sais frétiler aux endroits
les plus tendres les plus charnus
les fleurs remercient eternuent

Personne ne sait me têter mieux que toi
et pas même le bec du lièvre
ni les oiseaux ni les narçisses dans les bois
qui m'a réclamé dans la fièvre

paume

fripée de lignes

somme

secret des signes

tu me devines?

Je suis ta *main*

Balder se réveille, accroché au tronc, cambré au-dessus des eaux. Ses cuisses sont pesantes. Il les soulève l'une après l'autre, avec peine : l'arbre qui bouge. Les nœuds, les fibres éclatées, les stries sont imprimées à chaud dans sa peau, un parchemin criblé de signes. Il décolle son ventre dénudé : une douce moiteur l'a soudé à la branche, là où l'écorce blanche se déroule, s'enroule, parle avec des lèvres.

- Balder, je me fais lisse comme une caresse, odorante comme la sève, reste dans mes bras de lait.

A nouveau il tente d'ouvrir l'étreinte de ses membres pour se laisser glisser jusqu'à terre. Mais il n'y a plus de terre. L'étang aussi se coule sous la gaze bleutée que distille l'écorce nacrée de la bétulaie. Derrière de longues tresses, il entend maintenant les voix des visages cachés. La peur resserre sa poitrine ; il pense à ses parents, à l'école qu'il a fuie. Devant lui les têtes se rapprochent, se murmurent quelque chose à l'oreille, puis éclatent d'un rire moqueur qui le pétrifie.

- On ne te lâche plus ! chuchote une silhouette.

Des mains gantées d'ouate l'enveloppent, l'entraînent au cœur de la métamorphose.

Devant le miroir de lune, des jeunes filles défont leurs tresses, d'autres nouent des tutus bleus autour de leurs tailles effilées.

- Tu es notre petit bonhomme des bois, viens dans notre ronde !

Insouciantes, capricieuses, elles sautillent autour de lui et le couvrent de leurs robes effilochées. Le grain de la peau de Balder se durcit, se parchemine. Il est dans un corset d'écorce. Une fourrure de mousse envahit ses cuisses, réchauffe ses reins, son dos. Des mains le touchent furtivement.

- Notre petit bonhomme est velu jusqu'au cou ! Il est à nous !

L'écho reprend leur chant. La forêt, curieuse, dépêche des ombres.

- Il sombre dans les marécages ! Il est notre gage !

La nuit se fait plus épaisse, plus onctueuse, les brumes se marbrent de noir. Un halo de lumière où tremble la broderie d'une cime rappelle le lieu où la lune vient de se coucher.

- Entendez, ça gronde, c'est l'heure ! Fermons la ronde !

Affalé sur son tronc, trempé de rosée, Balder grelotte : il baigne dans la sueur

glabre de la fièvre végétale. Il s'arrache aux mains gantées, aux collants blancs, aux silhouettes articulées de son rêve. Est-il encore velu?

Toute la forêt bourdonne autour de lui : des milliards d'êtres s'affairent. Il ne les voit plus. Il marche. Il n'appartient déjà plus à cette rumeur où baigne la vie. Le bouleau n'est plus qu'un bouleau. Et lui ? Qui est-il ? Un rêve. Un petit génie déguisé en adolescent. Il existe. Quelque part entre terre et ciel, il cherche le bonheur. Quelque part entre rêve et réalité, il se fait peur. Des lueurs d'étoiles percent le feuillage. Il quitte la forêt. Là-bas, sur le flanc de la colline, une grande tache d'ombre : c'est l'enclos qui retient le chêne prisonnier.

Un vol d'hirondelles se fracasse contre le cerisier. La gerbe noire éclate en gouttelettes stridentes qui vont se perdre dans le bleu. Le ruisseau sorti de son lit, retient Balder et René à distance de la forêt. Ils avancent sur le bord surélevé du sentier; sous leurs semelles les touffes d'herbe rendent de l'eau comme des éponges.

- Impossible d'aller plus loin, crie Balder, je patauge dans mes souliers !
- Fais comme moi ... mouillé pour mouillé !

René s'élance en vociférant comme un indien dans les prés gorgés d'eau. Balder l'imité. A contre temps, l'eau jaillit quand cesse leur bond et il s'établit entre eux et l'élément, un jeu de jets et de sauts qui les mène à la rivière. Dans la forêt les sentiers ont déjà bu. Comme les deux adolescents, les arbres ont mis leur duvet vert-tendre. A chaque pas les souliers coassent comme la mare de grenouilles.

- A la source des frênes, faudra faire une halte, je suis trempé ... dit René.

Un filet d'eau s'échappe sans hâte du tuyau rouillé qui transpire dans sa fine fourrure de mousse. L'eau pétillante de lumière tombe dans un tronc creusé qui déverse son trop-plein sur le talus. Un merle trempe son bec jaune dans le rire de la fontaine. Il avale chaque gorgée, rejetant sa tête en arrière comme quelqu'un qui se gargarise de plaisir. Balder et René suspendent leurs habits mouillés aux branches d'un frêne et s'allongent nus dans les rayons du soleil.

- Les fougères sèches me rentrent dans le dos ! dit Balder qui va se mettre contre René,

- Minne liewa Spatzala ! ... minne liewa Spatzala ! (mes chers petits moineaux)

Une vieille femme pliée en deux, un fagot vert sous le bras gauche, une serpette dans la main droite, rit de leur stupeur : c'est Karoline, la vieille du blockhaus. Elle s'arrête puis écarte ses jambes : on entend un ruissellement entrecoupé de grognements qui font trembler sa coiffe d'alsacienne.

- Brrrr ! ... s'dschüttert mi ! ... Brrrr ! ... (...j'en ai le frisson !...)

Avec la main qui tient la serpette, elle pousse sa robe noire entre ses cuisses pour s'éponger. Balder se lève pour décrocher les vêtements. Pour lui montrer qu'il ne la craint pas, il s'oblige à passer calmement devant elle. Un nouveau frisson traverse Karoline.

- Brrrr ! ... Brrrrr ! ... Haaahhhh ! Gschsch ! ...

Balder sursaute : elle crache comme un chat, parfois comme un crapaud. Il part en courant avec les vêtements

- Tu pues la pisse ! ... Tu pues la pisse ! scande René.

Mais déjà Karoline s'éloigne. Et comme si elle ne les entendait pas, elle marmonne :

- Minne liewa Spatzla ! ... Minne liewa Spatzala !

Le soir, assis sur le rebord de la fenêtre, les deux garçons écoutent le concert des crapauds.

- T'm'èmes ... T'mèèèmes ... , coasse le mal-aimé au milieu des prés.

- Ouèèè ... Ouèèèè ...

L'air en tremble comme l'église quand l'organiste fait résonner les notes les plus basses. Dans le jardin, un jeunet sans doute, au timbre gaillard, vient interférer dans le duo en glissant entre deux soupirs :

- Vièèèè ... Vièèèè ...

- Ma mère m'a dit qu'il ne fallait pas écouter ce qu'elle raconte, cette vieille, dit Balder, il paraît que depuis la guerre, elle est devenue folle.

- T'as pas vu ses mains ! Une peau de crapaud ... , faudrait pas qu'elle t'ait donné la gale ... en crachant ...

Balder saute dans la chambre de René et s'examine dans la lumière.

- J'ai rien vu, dit-il en reprenant sa place à côté de René.

De partout naissent des appels. Première loge devant la chorale invisible. Les accents se font de plus en plus lyriques. Balder imagine un goitre immense accroché au cou de la nuit ; il le voit se gonfler, se dégonfler comme un soufflet de forge. Aux instants de transe, la nuit crache des flammes.

René, lui-même, se met à coasser.

Balder erre. « *Comme ça, ils veulent me mettre en pension ! A Dijon ! Où ça se trouve ... ça. Il paraît que c'est à cause de René ...* ». Balder voit quatre murs sans horizon se dresser entre lui et les saisons, entre ses yeux et les couchers de soleils, entre son corps et l'écorce des arbres.

- C'est pour ton bien ! répète sa mère.

Pour le sauver, on va donc l'enfermer comme le grand chêne. Pire, on va le transplanter. Balder erre le long de la Doller: une tache rouge l'attire sur le talus, des digitales. Son cœur se met à battre fort. Il vient de comprendre l'appel. Balder arrache l'un après l'autre les dés à coudre mauves et les avale. Que lentement le venin entre dans son cœur, l'endorme ! « *Mourir ...murmure -t-il, mourir ... ! Renaître dans la pourpre de tes pétales ! O digitale dressée à l'orée de ma vie nouvelle !* »